

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 16 Mai 1864.

No. 10.

SOMMAIRE.—Chronique.—Cercle Littéraire : compte-rendu de ses travaux, par M. U. E. Archambault, le Président.—La Vertu, base des sociétés humaines, par B. L.—Le Commerce dans les rues de Londres.—L'Arbre de Mai au Canada.—Défense héroïque du fort du Verchères ; nouvelle historique, lue au Cabinet de Lecture Paroissial, le 26 avril 1864 par M. Ambroise Choquet, Etudiant en Droit.—Partie et Revanche, par A. Lignières.—Variétés.

CHRONIQUE.

Le Concert, au profit du Cabinet de Lecture Paroissial, dont il a été parlé dans notre dernier numéro, doit avoir lieu le 19 du courant, dans la grande salle de l'Institut des Artisans. La partie vocale a été confiée à Melle. de Angelis et à MM. Ducharme, Lefebvre, Legendre, Trottier, Boucher et L. Maillet ; la partie instrumentale à MM. Smith, Gauthier, Baricelli, Lavallée et Sancer. Ces noms promettent beaucoup. Aussi, engageons-nous fortement tous les amis de l'institution à se procurer au plus tôt des billets d'entrée.

Le Parlement a repris ses séances le trois de mai.

Nous avons reçu le premier numéro du journal "*Le Nord*," publié à Ste. Scholastique. La fondation de cette feuille est un signe de prospérité pour le district de Terrebonne. Nous félicitons les propriétaires et rédacteurs pour leur dévouement, car nous savons que le journalisme n'est pas un moyen de faire fortune, mais qu'il est un aide puissant pour le bien, quand il est entre des mains honnêtes. Nous espérons que ce journal ne déviara jamais de la ligne de conduite qu'il s'est tracé et qu'il accomplira sa mission avec honneur pour le

plus grand bien non seulement du district dont il est l'organe, mais du pays tout entier.

Il paraît que des agents fédéraux continuent toujours à recruter des soldats parmi nous. Sous prétexte d'engager des hommes pour différents travaux à faire au delà des lignes, ils attirent dans les Etats du Nord, une foule de gens qui croient pouvoir gagner leur vie plus aisément en s'expatriant ainsi ; mais, à peine ces pauvres dupes sont-elles hors de leur pays qu'elles sont forcément enrôlées dans l'armée américaine ou abandonnées sans ressources sur la voie publique. Ce qui est bien triste à dire, mais ce qui est pourtant vrai, c'est que plusieurs canadiens même font cet ignoble trafic et vendent aux autorités yankees le sang de leurs frères. Quand donc ces déplorables menées cesseront-elles ? N'y a-t-il aucun moyen de les réprimer ? Le bon sens, dira-t-on, devrait mettre un terme à ces odieuses machinations ; les canadiens devraient considérer que leur pays est assez riche pour les retenir ; ils devraient profiter des exemples de leurs concitoyens malheureux et trompés. Tout cela est vrai ; mais, le mal s'étend et il faut un autre remède que des avis ; il faut une loi plus stricte, plus sévère, dont la sanction effraie ; il faut que ceux qui sont ainsi entraînés par des américains aient des garanties solides qu'ils ne seront point trompés. Exigeons donc des cautionnements de ceux qui veulent faire émigrer nos compatriotes aux Etats-Unis, et punissons avec une extrême sévérité tout ceux qui transgresseront la loi ou ne voudront pas se conformer à nos justes exigences. L'Etat doit une

protection efficace à ses sujets et c'est là la raison qui nous fait aborder cette question. Nous pensons que les Canadiens de tous les partis seraient heureux de voir cesser cet abus et qu'ils ne nous accuseront pas, dans les circonstances actuelles, de vouloir faire du capital politique. Nous n'avons aucun désir d'entrer dans les discussions politiques sur lesquelles il peut y avoir divergence d'opinions, mais nous voulons tout simplement que notre population ne soit pas arrachée de ses foyers par les spéculations frauduleuses des êtres pervers et corrompus dont nous parlons.

Les journaux américains annonçaient, ces jours derniers, que les fédéraux avaient coupé les communications de Lee, que ce dernier était enfermé dans un cercle de fer et que l'on apprendrait bientôt des nouvelles palpitantes d'intérêt. Les nouvelles qui nous parviennent sont, en effet, très-intéressantes : plusieurs grandes batailles ont été livrées et l'armée du Nord a été battue avec une perte de près de 27,000 hommes, tués, blessés et faits prisonniers.

S'il faut en croire certains rapports insérés dans les journaux anglais, l'immigration en Amérique sera, cette année, d'une importance numérique considérable ; des villages entiers en Irlande et en Angleterre seront dépeuplés de leur population agricole et industrielle, et de tous les autres points de l'Europe viendront des nuées d'immigrants trouvant leur sol natal trop ingrat et s'attendant à aborder dans un El-Dorado où tout leur viendra à souhait. L'on croit que le nombre de ceux qui laisseront l'Europe ne sera pas beaucoup au dessous de 250,000.

Garibaldi, ce brigand, si célèbre par ses innombrables forfaits, qui s'est vanté d'avoir, à Rome, en 1849, teint ses deux bras dans le sang des français, a reçu en Angleterre un accueil enthousiaste. Il est entré à Londres comme un vainqueur couronné de ses victoires. On l'a fait passer sous des arcs de triomphe et par des rues tapissées de draperies ; partout se voyaient des inscriptions à la louange du plus grand homme des temps modernes. Ses amis, Mazzini, Stansfeld et Lord Palmerston doivent être fiers de l'honneur qu'ils ont eu d'avoir été acclamés en même temps que lui. Vivent Garibaldi, Mazzini, Stansfeld et Lord Palmerston ! s'écriaient ces braves anglais d'ordinaire

si flegmatiques. Quel beau triomphe ! Quel honneur pour Garibaldi ! Quel honneur surtout pour la fière Albion !

Badinage à part, comment expliquer cet engouement pour le *condottiere* italien ?

Il n'est pas difficile malheureusement de bien saisir la cause des relations sympathiques entre Garibaldi et le peuple anglais. Tous deux travaillent dans le même but : tous deux sont dignes de se comprendre.

Les Anglais haïssent la religion catholique et détestent naturellement le Pape qui est le chef visible de cette religion. Garibaldi, de son côté, voudrait anéantir le Souverain Pontife et sa domination spirituelle et temporelle. Voilà un point de contact qui explique la complicité de ces ennemis de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. Mais la promesse du Sauveur est là : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contr'elle.*

La seconde raison qui explique cette accointance, c'est la haine des anglais pour la France. Ils prétendent être les alliés de celle-ci ; mais, au fond de leur cœur le vieux levain existe toujours.

Le présent, fait à Garibaldi, au Palais de Cristal, est assez significatif. Les anglais ont donné au héros un drapeau italien sur lequel on avait inscrit ces mots : "Rome et Vénise." Ses compatriotes, demeurant à Londres, lui ont, en même temps, présenté une épée.

Enfin, Garibaldi a terminé un peu brusquement sa visite en partant le 27 avril pour Caprera, sa retraite. Quelques uns prétendent que l'Empereur est pour quelque chose dans ce départ subit tandis que d'autres affirment qu'au contraire Napoléon III aurait marqué sa vive approbation de la réception faite à Garibaldi. Nous laissons à nos lecteurs le soin de trouver la vérité dans l'une ou l'autre de ces deux assertions.

Laissons de côté le plus grand homme des temps modernes et le peuple anglais. Nous en avons peut-être trop dit sur ce sujet.

Le conseil fédéral de la Suisse n'a pas été aussi courtois envers Mazzini. Dans sa séance du 15 avril, il lui a interdit le territoire Suisse, renouvelant et confirmant les arrêts rendus antérieurement touchant son expulsion. Le conseil donne pour raison de cette mesure "le fait

que Mazzini, déjà à diverses reprises, et encore dans le courant de l'été dernier, a abusé de l'asile qui lui était accordé à Lugano, de manière à compromettre la sécurité extérieure de la Suisse.

Le 10 ult., Maximilien a formellement accepté la couronne du Mexique : le 18, il arrivait à Rome pour supplier le Souverain Pontife de bénir son entreprise, et le 20 il partait pour Civitta-Vecchia, où il s'est embarqué dans la soirée. L'Autriche l'a déjà reconnu comme empereur du Mexique. La France en fera autant dès qu'elle aura été notifiée officiellement de son acceptation du trône.

Le 12 avril, la conférence à propos de la question dano-allemande s'est réunie à Londres, mais elle fut ajournée au 20, puis au 25. Nous ne savons si la paix résultera de la discussion.

Les Prussiens se sont emparés de Duppel, le 18 avril. L'assaut a été terrible et la défense très-courageuse. Les Prussiens avaient 25,000 hommes en ligne; 15,000 ont donné, 10,000, restant en réserve. Les Danois avaient de leur côté 15 à 20,000 hommes. Ces derniers ont perdu près de 4,000 soldats et une centaine d'officiers, tandis que les assaillants n'ont en que 600 soldats et 60 officiers mis hors de combat.

Après la prise de Duppel, les Danois se sont retirés sur l'île voisine, l'île d'Alsén.

Les Allemands ont résolu d'envahir tout le Jutland.

CERCLE LITTÉRAIRE.

Dans la séance publique du Cercle Littéraire, tenue au Cabinet de Lecture Paroissial, le 26 avril dernier, M. U. E. Archambault, le président, a rendu compte, de la manière suivante, des travaux accomplis par cette société, pendant l'année précédente :

Mesdames et Messieurs,

En vous invitant, par la voie des journaux, à assister à une Séance du Cercle Littéraire, vous étiez en droit de vous attendre à ce que tous les discours prononcés dans cette séance fussent littéraires. Je dois tout d'abord vous demander pardon si j'ouvre cette séance en vous entretenant d'un sujet que je ne puis traiter sans l'aide des froids calculs de la statistique; car vous n'ignorez pas que *suivant l'usage antique et solennel*, en pareille circonstance, incombe au Président le devoir de faire un discours dont le cadre est tout tracé à

l'avance, et *duquel dit cadre* il ne peut sortir sans commettre une faute grave contre le *Droit Coutumier*. D'ailleurs, mesdames et messieurs, je vous promets un ample dédommagement dans les discours que vous allez bientôt avoir le plaisir d'entendre.

Il y a un an passé que le Cercle Littéraire a présenté son compte-rendu, mais il n'a pas cessé pour cela de continuer ses travaux et de fournir laborieusement sa carrière.

Depuis le dernier compte-rendu le Cercle a tenu régulièrement ses séances et l'on ne cite pas une seule fois où le quorum n'ait pas été obtenu.

L'année dernière il y a eu vingt-six séances; cette année, bien que nous ne soyons pas arrivé à la fin, en compte autant.

L'an dernier les membres du Cercle ont fait les frais de quatre séances publiques au Cabinet Paroissial, ce sont: MM. Trudel, Belle, Provancher, Auclair, Archambault, Dansereau, McConville et Pariseault; cette année nous nous sommes effacés pour faire place aux orateurs distingués qui ont si bien su nous intéresser tous par leurs savants discours.

A nos séances hebdomadaires, des essais ont été lus sur différents sujets. La déclamation qui fait partie de nos exercices littéraires, n'a pas été négligée, soit dans les exercices particuliers, soit dans les discours qui ont été prononcés dans les discussions. Enfin, des discussions ont eu lieu régulièrement à chaque séance; nous allons énumérer ces différents travaux aussi brièvement que possible pour ne pas retarder les lectures intéressantes que vous attendez, je n'en doute pas, avec impatience.

Voici la liste des principaux essais dont quelques-uns ont été lus au Cabinet Paroissial, et les autres sont, nous l'espérons, en portefeuille pour l'an prochain.

- 1o. Essai sur l'Histoire du Canada par M. Mongeau.
- 2o. " Jacques-Cartier " Auclair.
- 3o. " Mademoiselle de Verchères..... " Choquet.
- 4o. " La seconde bataille d'Abraham.... " Demers.
- 5o. " La Vocation religieuse du Canada... " Dansereau.
- 6o. " L'Australie. " McConville.
- 7o. " La Pologne..... " McConville.
- 8o. " Pie IX..... " Dansereau.
- 9o. " Le Cardinal Maury. " Belle.
- 10o. " La Religion et la Société..... " Dansereau.
- 11o. " Victor Hugo..... " Pariseault.
- 12o. " Ozanam..... " Trudel.
- 13o. " la vie de Jésus de Renan..... " Genand.
- 14o. " la Ste. Bible au point de vue littéraire " Duprat.
- 15o. " l'intempérance..... " Belle.
- 16o. " la franc-maçonnerie... " Mongeau.
- 17o. Réflexions sur le Crédit d'après les Economistes modernes " Provancher.
- 18o. Essai sur le Commerce du Canada avec les Anglais.
- 19o. " la propriété.
- 20o. " le culte des Beaux-Arts dans la Société.
- 21o. " la Constitution anglaise.

En parlant des travaux écrits du Cercle, nous commettrions une injustice envers MM. Auclair, Provancher

cher et Duprat, si nous ne faisons une mention particulière des magnifiques résumés des travaux du Cercle que ces messieurs ont bien voulu faire à chacune de nos séances en leur qualité de secrétaire. Entre autres sujets déclamés devant le Cercle, nous citerons les suivants :

La conscience par Victor Hugo, M. Pariseau.

Exorde d'un discours sur la vie de Pie IX, M. Danse-reaux.

Seconde bataille des plaines d'Abraham, M. Demers.

Dix-huit discussions dont la plupart ont occupé trois et quatre séances, ont eu lieu sur des sujets de Droit, de littérature et d'économie politique. Pas moins de trois discours ont été prononcés à chaque séance sur ces différents sujets, dont voici les principaux, savoir : sur le Droit :

1o. L'étude de la philosophie est-elle nécessaire pour l'étude du droit ?

2o. La propriété est-elle de droit naturel ou seulement de droit positif ?

3o. Doit-on attacher le droit électoral à la propriété ?

4o. Le taux de l'intérêt devrait-il être fixé par une loi ?

5o. Doit-on admettre une différence entre l'usure et le prêt à intérêt ?

6o. Essai sur le droit Romain par M. Choquet.

Nous avons eu aussi différents travaux et discussions sur l'économie politique, les voici :

1o. L'étude de l'économie politique est-elle utile dans l'état actuel de la société ?

2o. Le capital d'une nation est-il réellement en raison de la vertu ?

3o. L'énergie du travail vient-elle plutôt du sentiment du devoir que de l'ambition ?

4o. Est-il préjudiciable à un pays d'importer plus qu'il n'exporte ?

5o. Le luxe est-il avantageux aux nations ?

6o. Que penser de la prospérité matérielle des nations protestantes au point de vue économique ?

7o. Serait-il opportun d'établir une réforme morale dans les manufactures ?

8o. Lequel vaut mieux pour combattre le paupérisme, de l'assistance privée ou de l'assistance publique ?

9o. Les gouverneurs français du Canada avaient-ils raison de défendre à leurs nationaux de commercer avec les colonies anglaises voisines ?

Comme vous avez pu le remarquer, mesdames et messieurs, par les travaux que nous venons de passer en revue, nous avons accordé une place assez large à l'étude de l'économie politique (et non à la politique locale, ce qui est bien différent,) ainsi qu'à la statistique, parce que nous savons comme de plus en plus, ces sciences tiennent une place importante dans les études sociales et politiques qui sont l'un des principaux objets du Cercle Littéraire; mais, comme on l'a vu, nous n'avons pas pour cela négligé d'autres études et nous avons rempli aussi laborieusement que possible le temps que nous pouvions consacrer à ces exercices intellectuels.

Si ce compte-rendu des travaux du Cercle Littéraire parle assez par lui-même en faveur de cette société, comme nous avons la présomption de le croire, nous n'ajouterons pas un seul mot, et nous terminerons en faisant un appel à la jeunesse studieuse de Montréal, en l'invitant à venir partager nos efforts et nos

travaux qui ont pour but l'avancement de chacun, pour que chacun puisse se rendre plus utile à lui-même, à ses semblables, à la religion, à la patrie.

La Vertu, base des sociétés humaines. (1)

De notre temps, on parle beaucoup de progrès, mais surtout de progrès social. Nos politiques du jour, effrayés des maux qui menacent l'Europe, ont senti le besoin d'une réforme sociale, et sont à la recherche d'un progrès basé sur les besoins nouveaux des peuples. De là, ces polémiques ardentes entre les défenseurs d'un passé politique qu'on attaque, et les partisans d'un nouveau droit que l'on prétend substituer à l'ancien; de là aussi, ces systèmes impossibles inventés par les grands initiateurs du mouvement politique en Europe. Au milieu de ces aberrations de la pensée, de tant d'oppositions dans les idées, de tant de divergences dans les opinions, les esprits droits et consciencieux persuadés de l'impuissance de la diplomatie avec ses tendances actuelles à apporter un remède efficace aux maux de notre époque, se demandent où il faudrait aller le chercher ce remède. Ce n'est que dans l'étude de l'histoire et des vrais besoins des sociétés qu'on pourra le trouver. L'histoire nous apprend, en effet, que les nations soumises aux décrets immuables d'une Providence infiniment sage, furent grandes et fortes, aussi longtemps qu'elles suivirent les lois de la vérité et de la justice, et qu'elles tombèrent dans l'abaissement et le malheur du moment qu'elles s'adonnèrent au vice et à la corruption. En partant de ces prémisses, il suffit d'un peu de réflexion pour se convaincre qu'il ne peut y avoir de société vraiment grande sans la vertu.

En effet, c'est dans la vertu qu'est la source de la prospérité et de la gloire des empires. Les lois seules, quelque sages qu'on les suppose, sont impuissantes pour former, faire grandir les états, et les soutenir dans leur grandeur. Car la loi n'atteint que les corps : son action est passive; elle peut punir les crimes mais ne les prévient pas et ne provoque aucune action généreuse. Il faut une puissance qui agisse sur les esprits et dirige les volontés vers le bien, et cette puissance, et ces guides fidèles ce sont les vertus morales, jointes aux vertus religieuses qui se trouvent toujours où celles-là existent; qu'on la supprime cette puissance et la loi reste une lettre morte. Ainsi, vous pourrez faire des conscriptions, lever de nombreuses armées, mais vous ne ferez jamais de soldats braves et dévoués sans l'amour de la patrie; vous n'aurez que des lâches qui fuiront devant le danger. Et il en est ainsi de toutes les vertus tant morales que religieuses; chacune a sa fonction particulière, chacune exerce son influence nécessaire au bien des sociétés. La Tempérance forme les citoyens forts et vigoureux; elle donne aux états des soldats dévoués, capables des plus rudes fatigues, des plus dures privations. La Pureté conserve les honnes mœurs, enfante l'héroïsme du dévouement qui brave les périls et verse son sang pour la patrie. Les lois ont pour base la Justice qui empêche les guerres sanglantes, punit le crime

(1) Ce travail dû à la plume d'un de nos jeunes écrivains, dénote des études sérieuses et des qualités remarquables de style. Nous sommes heureux de le soumettre à l'appréciation de nos lecteurs.—RÉD.

et récompense les actions vertueuses. C'est l'Équité qui préside aux opérations commerciales, maintient la bonne intelligence entre les citoyens et les divers corps de l'état; la Prudence est la gardienne des empires, elle assure la paix et la prospérité des peuples. Et chez les nations où règnent la tempérance, la justice, la prudence, les vertus religieuses qui ne sont jamais où les premières n'existent pas impriment à tout un caractère sacré et national. Elles enseignent aux gouvernements à respecter les droits des faibles; et aux peuples, elles commandent l'obéissance aux lois. C'est par la religion que se conservent les anciennes institutions, la simplicité des mœurs; que l'amour de la patrie devient une puissance invincible. Ainsi, sous l'influence irrésistible des vertus morales et religieuses, les peuples deviennent libres et forts, et se forment les états puissants et durables.

Et quand bien même la raison ne nous le dirait pas, la parole de l'Éternelle Vérité devrait nous en convaincre pour toujours : *Justitia elevat gentes*, nous dit-elle dans l'Écriture.

Lorsque Moïse, sur le point de quitter Israël, eut rassemblé autour de lui les tribus trop souvent infidèles, le Seigneur, parlant par la bouche de son législateur, leur rappela ses bienfaits passés, et leur en promit de nouveaux avec la force et la paix, si elles demeuraient fidèles à ses commandements. Or, quand Dieu parle, il s'adresse à l'humanité toute entière, et les vérités que sa voix proclame sont les mêmes dans tous les âges et pour tous les peuples soumis à sa loi. De plus, l'histoire nous apprend que les empires qui ont passé successivement sur la terre ne furent grands qu'autant qu'ils furent vertueux. Les sages même du paganisme, les philosophes et les législateurs anciens avaient reconnu cette vérité : Socrate, Platon, Aristote, enseignaient la vertu à leurs concitoyens; Lycurgue et Solon l'avaient prise pour base de leurs législations, et en prescrivait la pratique dans les lois qu'ils donnèrent à la Grèce. L'Égypte, la sage Égypte qui, la première, connut la science de bien gouverner les peuples, et qui fut le berceau de toutes les connaissances humaines, *la cultivait comme étant le fondement de toute société.*

Plus tard l'Église, faisant surgir par ses vertus la civilisation du sein même de la plus profonde barbarie, formait à son école des états puissants et durables, et en montrait ainsi l'influence irrésistible; aussi lorsque dans des siècles de prétendus progrès, mais siècles de véritable décadence, ces mêmes états voulurent répudier leur mère avec ses vertus civilisatrices pour marcher au gré de leurs aveugles passions, les désordres sanglants enfantés par l'erreur et la dépravation, forcèrent les réformateurs insensés d'alors, à avouer qu'ils s'étaient trompés, et ils reconnurent malgré eux que la vérité et la justice sont les conditions indispensables du progrès social.

Pour peu que l'on considère les peuples divers, on voit que ce sont les vertus morales et religieuses qui ont fait leur grandeur, et que de tous les empires ceux qui subsistèrent le plus longtemps, sont ceux où ces mêmes vertus ont le plus longtemps régné. Ouvrez l'histoire; interrogez tous les gouvernements, tous vous répondront que ce sont les vertus qui ont fait leur grandeur.

Quand le peuple Juif fut-il plus heureux que sous David et Salomon, les plus sages et les plus vertueux des rois? L'Égypte fut grande par son amour de la vérité et de

la justice. La Perse établit son empire par la tempérance, l'équité, la sobriété; elle réforma les mœurs corrompues des Mèdes. Un patriotisme ardent et le mépris des richesses firent la force des Grecs : la sobriété leur donna la force qui fait vaincre, et la prudence acheva leur grandeur. Rome par son respect pour les dieux, par ses vertus guerrières, ses mœurs pures, son amour des lois, de la patrie et de la liberté devint la maîtresse du monde. Elle porte la civilisation jusqu'aux confins les plus reculés du globe et son nom domine dans les âges. Et de nos jours, les États qui sont vraiment grands et prospères ne doivent cette grandeur et cette prospérité qu'à leur respect pour l'Église et à une fidélité inébranlable aux éternelles vérités qu'elle enseigne? Ainsi donc, toutes les nations ne se sont élevées et ne se sont soutenues dans leur élévation que par la vertu.

Mais si la vertu élève les nations, le vice lui étant entièrement opposé, doit nécessairement les abaisser et rendre les peuples malheureux. Moïse dans son dernier entretien avec le peuple d'Israël, après lui avoir promis les faveurs et la protection du Seigneur tant qu'il serait soumis à sa loi sainte, le menaça des plus terribles châtimens, s'il transgressait ses divins commandemens en s'adonnant au vice et à l'idolâtrie. Aussi, vit-on le peuple privilégié, devenu prévaricateur et méchant, tomber dans l'humiliation et le malheur; Jérusalem renversée parce que l'impiété avait pénétré dans le temple du Seigneur, et les tribus devenues infidèles chargées de chaînes, aller expier sur la terre étrangère, au milieu des misères et des pleurs d'une dure servitude, leur infidélité et leurs crimes.

Partout où l'on néglige la vertu pour s'adonner au vice, il produit ses effets destructeurs. L'impureté fait des âmes basses et pusillanimes, détruit les mœurs, sème partout le désordre et la corruption. L'injustice règne là, où sous l'empire des vertus morales, avaient régné l'équité et la justice. La prudence et la sagesse s'éloignent des états : on n'agit plus que par passion; plus de vraie probité dans les gouvernans, plus de soumission aux lois chez les gouvernés; la religion et l'honneur deviennent de vains mots : le crime apparaît et l'infamie ne craint plus de se montrer au grand jour : l'ordre social est ébranlé. Alors les empires minés dans leurs propres fondemens, s'affaiblissent, chancellent et s'éroulent avec un fracas qui fait trembler les peuples témoins de leur chute. C'est ainsi que Rome parvenue à la suprême puissance vit périr sa gloire et tomber sa puissance, lorsqu'une trop grande prospérité, jointe à un amour excessif de la liberté porté jusqu'à la licence eurent introduit le luxe, la mollesse et la corruption parmi ses citoyens. Les Barbares, conduits par le bras d'un Dieu justement irrité, vinrent fondre sur l'empire des Césars, et la ville corrompue fut saccagée. La Grèce, grande et heureuse avec ses mœurs pures, son mépris des richesses, tomba dans l'abaissement et le malheur dès que l'amour de l'or et de l'argent, la soif des plaisirs eurent détruit le culte de la patrie qui avait fait sa gloire; et tous ces débris d'empires sont des monumens éclatans qui attestent les terribles jugemens de Dieu sur les peuples méchans et pervers. Thèbes et Memphis périrent à cause de leur orgueil; — l'impiété de Ninive et de Babylone les a fait disparaître de la face de la terre; — le feu du Ciel a consumé les cinq villes coupables; Sodôme et Gomorre n'ont laissé aucun vestige de leur ancienne splendeur. Le

puissant empire des Perses trouve une ruine fatale dans ses immenses richesses, dans la mollesse et le luxe de ses peuples. Et pourquoi dans des jours de triste mémoire, la nation la plus civilisée de la terre, tomba-t-elle dans une si profonde barbarie, si ce n'est à cause des iniquités dont elle s'était rendue coupable dans des temps antérieurs ? Qui amena la révolution de 93 ? Qui a couvert de débris et de sang le plus bel empire qui soit sous le soleil ? L'impunité et la corruption.

Dieu est infiniment juste, il ne peut souffrir le mal, il le déteste et le châtie partout où il le trouve. S'il ne le punit pas toujours dans cette vie, chez les individus, c'est qu'il a l'éternité pour *satisfaire sa justice*. Mais pour les sociétés, il n'y a pas d'éternité ; à la fin des temps toutes les nationalités auront disparu. Voilà pourquoi il importe à l'éternelle justice de faire expier ici-bas aux nations, les iniquités dont elle se sont rendues coupables. Quelquefois cette incorruptible justice frappe "des coups extraordinaires où elle veut que sa main toute puissante paraisse seule ;" c'est lorsque les crimes ont été éclatants : quelquefois elle laisse agir les causes secondaires. Et cette action souveraine de Dieu sur les événements humains, que reconnaissait Socrate le plus sage des hommes d'après la déclaration d'un oracle, que Sénèque dans son traité de la Providence, et avec lui presque tous les sages de l'antiquité, avaient proclamée, est manifeste, éclatante pour nous. "Dieu, dit Bossuet, tient du haut des cieux les rênes de tous les royaumes, il a tous les cœurs en main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux ; il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible." Ainsi fut conduit Alexandre ; ainsi fit-il apparaître, dans les temps modernes, ce météore terrible qui, après avoir promené la terreur et l'épouvante sur l'Europe, alla se perdre au milieu de l'Océan. Mais veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance. Il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire ou l'abandonne à ses ignorances. Par ce moyen Dieu exerce ses redoutables jugements sur les royaumes et sur les empires ; et les royaumes et les empires exécutent les desseins de son éternelle sagesse sur le monde : c'est ainsi que chaque nation a reçu de lui une mission particulière qu'elle doit accomplir : aux unes il a confié des œuvres de miséricorde et de paix pour récompenser la vertu ; aux autres, l'exécution de ses arrêts vengeurs sur les peuples méchants et pervers. La nation juive entend la parole de Dieu ; elle est dépositaire des traditions primitives et des vérités révélées qu'elle conservera pour les âges futurs. Les Babylo니ens et les Assyriens exécutent les vengeances du Seigneur sur le peuple choisi, lorsqu'il a prévarié. L'Égypte a reçu la sagesse et l'amour de la justice ; elle donne naissance à toutes les sciences humaines, et apprend aux législateurs à bien gouverner les peuples. Les tribus captives sont rétablies par Cyrus : les Perses ont le secret de l'éducation et enseignent aux États à former des citoyens forts et dévoués. La Phénicie étend et perfectionne le commerce et la navigation ; son immense activité entretient des relations avec tous les peuples connus ; elle fournit à Salomon des ouvriers et ces matériaux pour la construction du temple de Jérusalem. La Grèce sait former des soldats ; les arts, l'éloquence et la philosophie y brillent du plus vif éclat. Rome

prépare le monde à la venue du Rédempteur promis : par la politique et la puissance militaire, elle soumet l'univers à son sceptre : elle porte la civilisation chez les peuples les plus sauvages et fait régner partout la concorde et la paix. Puis, lorsque le Messie aura paru, c'est elle qui sera l'instrument des vengeances éternelles sur la race déicide.

Ainsi toutes les nations, tous les empires, concourent par une action plus ou moins grande et glorieuse, selon qu'ils ont plus ou moins de vertus, à l'accomplissement des desseins de la Providence. Nos États modernes d'Europe, eux aussi, sont appelés à y concourir. Enfantés par l'Église, formés par elle à l'école de toutes les vertus morales et religieuses ; et ainsi devenus les dépositaires de la Vérité et de la Civilisation, ils doivent porter cette Civilisation et cette Vérité aux nations encore assises dans l'ombre de la mort. Sont-ils fidèles à leur mission glorieuse ?... L'histoire répondra à cette question. Mais les effets épouvantables de doctrines irréligieuses qui, à une époque funeste, ravagèrent l'Europe et firent reculer la France de plusieurs siècles, devraient faire trembler nos politiques du jour. Plusieurs semblent ne pas s'apercevoir que la religion est l'indispensable soutien de la morale, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie grandeur pour les sociétés, et qu'en excluant l'Église du gouvernement des peuples, ils posent des principes subversifs dont les funestes effets amèneront tôt ou tard une catastrophe.

Pour nous, qui vivons au sein d'une société où règnent les vertus morales et religieuses, persuadés que dans les desseins de la Providence, il n'y a pas de nation, si petite qu'elle soit, qui n'ait une mission particulière à remplir, ne faisons jamais de politique qu'avec l'Église, l'école de la vertu. Conservons notre religion et nos mœurs ; quoique faible encore le Canada peut être appelé à de grandes destinées.

Rendons-nous dignes de la tâche glorieuse qui nous attend : soyons fidèles à nos traditions ; et nos descendants diront avec un noble orgueil : "Ils étaient vraiment hommes de bien, ceux qui furent nos pères."

E. L.

Le Commerce dans les rues de Londres.

On lit dans le *Railway News* :

"On a proposé divers expédients pour diminuer l'encombrement occasionné par le commerce dans les rues de la Cité de Londres. Parmi les plus importants sont les nouveaux chemins de fer souterrains, les nouveaux règlements de police et les nouvelles rues. La difficulté de la solution du problème sera rendue évidente par le simple exposé des faits. Chaque jour non férié, à Londres, plus de 700,000 personnes entrent dans la Cité par ses différents abords, et en sortent le soir pour retourner chez elles, dans le West-End, dans les faubourgs ou à la campagne. 700,000 personnes représentent une population égale à celle de tous les habitants de la Galle du Sud ou de la ville de Manchester. Disposées en ligne sur deux rangs, debout l'une à côté de l'autre, elles occuperaient une longueur de plus de 120 milles et disposées sur six rangs, elles mettraient plus de douze heures à passer sous les yeux d'un spectateur à la vitesse de cent dix pas par minute. Sur plus de 700,000 personnes qui entrent dans la Cité

et qui en sortent chaque jour (non compris celles qui entrent dans West-End et les autres parties de Londres), les officiers de police de la Cité ont constaté que, dans le mois de mai 1860, 535,000 personnes en moyenne sont venues à pied, et 171,000 en voitures, ce qui fait un total de 706,000. Le nombre des voitures dont on a constaté au même temps l'entrée dans la cité, toutes les vingt-quatre heures, a été de 57,764, et si elles avaient été placées sur une ligne l'une contre l'autre, elles auraient occupé une longueur d'environ 260 milles, joignant Londres à York, et s'étendant à plus de 50 milles au delà de cette dernière place. Les voitures se suivent dans les rues d'une manière tellement serrée que, entre dix et onze heures du matin, le vendredi 19 novembre, on s'est assuré que le nombre total de celles qui ont passé à *Bow-Church*, dans les deux directions, a été de 1,255, dont 348 étaient des omnibus, 584 des cabriolets et 284 des charrettes, des traîneaux, des voitures couvertes et des fourgons, outre les camions et les voitures à bras. On a constaté que le même jour, entre quatre et cinq heures du soir, le nombre et la répartition des véhicules qui ont passé dans le même endroit avaient été à très-peu de choses près les mêmes. Ce n'est pas cependant que ces véhicules entrent simplement dans la Cité pour en sortir. Chaque jour ils amènent, au contraire, des marchandises pour les décharger, ou ils viennent pour être chargés de marchandises, selon le besoin, dans les diverses boutiques et magasins. Tandis que cela se fait, et que les ballots de marchandises sèches, les paquets d'épicerie ou de quincaillerie, les barriques d'huile, de vins, d'esprits ou de bières sont transportés par des voitures couvertes ou des fourgons dans les magasins, la circulation est plus ou moins interrompue; de là viennent ces encombrements dont on se plaint si amèrement. Londres tend à devenir, s'il n'est pas déjà devenu, le grand centre de distribution des produits non-seulement de l'Angleterre, mais du monde entier. Les marchandises de Manchester, Glasgow, Birmingham, Leeds, Sheffield, Nottingham et autres villes manufacturières, sont déversées dans Londres et de là distribuées non-seulement en Europe, dans l'Inde, en Chine et en Amérique, mais même dans le reste de l'Angleterre; ces marchandises, dans bien des cas, étant renvoyées pour être vendues en gros et en détail dans les villes manufacturières même d'où elles sont primitivement venues. Le poisson pêché sur nos côtes est d'abord envoyé à Londres, aux grands fournisseurs, qui le distribuent dans toutes les directions; et dans beaucoup de cas, est renvoyé pour la consommation aux villes où il fut pêché ou apporté.

« C'est ainsi que Londres est devenu le centre du commerce du saumon de l'Ecosse et de l'Irlande, aussi bien que du bétail et des comestibles de l'Ecosse et du continent. Le surplus des céréales et des fruits du reste du monde prend d'abord le chemin des marchés de Londres, d'où il s'écoule sur les marchés de l'Angleterre, ou est embarqué pour les pays étrangers. Londres est encore devenu le marché central pour les métaux précieux du monde; l'or et l'argent sont maintenant des articles réguliers d'importation et d'exportation comme le beurre et le fromage. Matières premières de toutes sortes, thé et soie de la Chine, riz et indigo de l'Inde, sucre des Indes occidentales et du Brésil, vins de France et de Portugal, tabac de Virgi-

nie et de Cuba, tout est débarqué à Londres, et passe par nos docks et nos magasins pour être distribué par nos marchands à tous les pays, et arriver par d'innombrables artères. Les autorités municipales ont obtenu certains pouvoirs nouveaux dont l'exercice judicieux a déjà eu pour effet de diminuer considérablement les obstacles dans les passages principaux de la cité. Mais on attend d'elles quelque chose de plus que des règlements de police, quelque énergiques qu'ils soient. Nous avons besoin de rues plus larges; et rien autre chose ne pourra satisfaire les exigences du public. Comparées à celles de Paris, pour lesquelles un gouvernement absolu a tout fait, les rues de la Cité sont de laides ruelles. Il est vrai que l'inspecteur de la Cité a recommandé, devant le comité du règlement du commerce, d'augmenter le nombre des chemins de fer souterrains, et il suppose que, par ce moyen, on remédiera à l'encombrement. Mais l'ouverture des voies ferrées déjà construites n'a fait qu'accroître le trafic sur une surface plus limitée. Il est évident aujourd'hui que nous avons moins besoin de chemins de fer que de rues élargies. Le procédé est coûteux, sans aucun doute; mais Londres est riche, et veut être amélioré; et le temps est arrivé où la circulation dans Londres doit être soulagée à tout prix. »

L'Arbre de Mai au Canada.

I.

L'hiver s'est enfui, les neiges ont disparu, les champs reverdissent, la tourterelle roucoule sous la feuillée, les ruisseaux murmurent dans la prairie, les vergers en fleurs embaument les airs de mille parfums, tous les cœurs sont dans la joie, le mois de Mai est revenu.

Salut ô mois heureux dont le nom de Marie,
Doit embellir tous les instants,
Ta présence est pour nous ce qu'est à la prairie
Le premier soleil du printemps.
Vois tous les cœurs remplis d'ivresse
Se dilater, se réjouir,
Vois partout briller l'allégresse
Et tous les fronts s'épanouir.

Le nom de Mai, vient, disent certains savants, de la déesse Maia, mère de Mercure; d'autres veulent qu'il ait été imposé par Romulus, en l'honneur des sénateurs romains, que l'on appelait *maiores*, anciens. Laissons les savants se disputer ensemble; le mois passera encore avant qu'ils ne soient d'accord.

L'antiquité qui poétisait tout, personnifiait ce mois sous la figure d'un homme dans la maturité de l'âge. Elle le revêtait d'une longue robe ondoyante à larges plis: d'une main il portait une corbeille de fleurs; de l'autre il tenait une rose dont il savourait la suave odeur. Un paon, à ses pieds, déployait la richesse de sa robe étoilée, image naturelle de la variété des fleurs dont s'émaille en ce mois la robe de l'année.

Les modernes lui ont donné un vêtement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe de la Constellation des Gémeaux, ♊, emblème de l'accord de la terre avec le soleil, et dans laquelle ce mois entre vers le milieu de sa course.

II.

Dans le bon vieux temps, le retour de Mai donnait lieu à une joyeuse coutume.

Le premier jour, on se rendait devant le Château du Seigneur, le Palais de l'Evêque, ou devant la maison de quelque personne de considération. On y plantait un arbre, orné de festons et de rubans, au son des tambours et des décharges de mousqueterie; c'était l'*Arbre de Mai*, ou simplement le *Mai*.

Cet usage nous est, dit-on, venu des Romains. Qui oserait dire le contraire? n'est-il pas assez vieux pour revendiquer ce titre de noblesse? D'Italie il passa au beau pays de France, où il fut courtoisement accueilli par nos joyeux ancêtres. Il vécut jusqu'au jour néfaste de la grande révolution française, et disparut alors dans le gouffre avec nombre d'autres bonnes coutumes, dont on ne retrouve plus les traces que dans quelques campagnes.

Beaucoup de *Mais*, dans la vieille France, ont eu un renom fameux. On cite celui que les Clercs de la Bazoché plantaient solennellement dans la cour du palais à Paris; celui que les Imprimeurs de Lyon élevaient chaque année en l'honneur du gouverneur de la ville, et sur lequel Marot a fait de jolis vers.

On offrait aussi des *Mais* aux églises. Tous les ans les orfèvres de Paris présentaient à la métropole de Notre-Dame un *Tableau de Mai*: il se suspendait le premier jour à la porte principale: ordinairement il était exécuté par le plus grand maître de l'époque: les plus célèbres sont ceux de Lebrun et de Lesueur, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie du Louvre.

III.

Avec les premiers colons, le *Mai* passa la mer, et vint se naturaliser en notre Canada; nulle terre ne lui allait mieux: aussi avons-nous nos *Mais* célèbres, et qui datent de fort loin.

C'était en 1637, le premier printemps que le Gouverneur de Montmaguy passait dans ce pays. Homme pieux autant que courageux, il fut jaloux de mettre la colonie naissante et encore exposée à mille dangers, sous la protection de la Sainte-Famille, et d'attirer sur son gouvernement les bénédictions du Ciel: le premier jour de Mai il fit dresser un arbre devant la principale Eglise de Québec.

C'était cette même chapelle dédiée par la piété de Champlain à *Notre-Dame de la Recouvrance*, en mémoire de la restitution de Québec à la France par les Anglais après la prise de 1629.

Cet arbre magnifique était surmonté d'une triple couronne: au-dessous rayonnaient trois soleils superposés les uns aux autres, au centre desquels se lisaient ces mots: Jésus, Marie, Joseph.

Le Gouverneur descendit de sa résidence au lieu du rendez-vous, accompagné du Clergé et de la foule joyeuse des colons et des sauvages. Le *Mai* fut béni, le canon tonnait au fort: le Sieur de Montmaguy le saluèrent après lui aux cris de vivent Jésus, Marie, Joseph! Vive le Roi! Vive le Gouverneur!! Ce fut le premier *Mai* dont la Nouvelle-France honora l'Eglise et dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Le soir, les soldats de la garnison eurent leur tour: ils dressèrent un second arbre devant le fort; à la cime,

il portait une couronne, au-dessous les armes du Roi, du Cardinal de Richelieu, et du nouveau Gouverneur; les mêmes réjouissances recommencèrent, et se prolongèrent à la lueur des flambeaux que reflétaient les eaux du fleuve.

IV.

Ces gais usages si propres à entretenir l'harmonie entre l'autorité et les sujets, ont disparu de nos villes, et ne vivent plus guère qu'au sein de nos campagnes. La conquête semble leur avoir porté un coup mortel, et c'est aux temps qui l'ont précédée qu'il en faut demander les plus belles descriptions.

Dès que le rossignol avait chanté au bois, et salué la première aurore de Mai, les censitaires, le fusil en bandoulière, la hache à la ceinture, se rendaient à l'aube du jour au manoir seigneurial: disséminés par groupes dans les cours et les avenues, ils commençaient les apprêts de la fête.

Le géant de la forêt était couché dans la cour d'honneur: les uns s'occupaient de sa toilette, et l'équarri-saient dans toute sa hauteur, réservant le bouquet que surmontait une girouette. Les autres creusaient une fosse profonde pour le recevoir; d'autres enfin préparaient de longs coins pour le consolider.

Tout étant prêt, un coup de fusil était tiré à la porte du manoir. A ce signal, le châtelain et sa famille descendaient au salon, où chacun prenait place.

Deux anciens se présentaient: introduits par le Major-dome, ils saluaient gracieusement la compagnie, et demandaient que le Seigneur leur octroyât la permission de planter un *Mai* devant sa porte.

La permission bénévolement donnée, l'ambassade rejoignait ses compagnons. Tous alors tombaient à genoux priant le Ciel d'éloigner de ce jour tout accident fâcheux.

Réconfortés par la prière, ils se relevaient; les uns soulevaient le *Mai*, les autres en approchaient le pied de la fosse, puis réunissant tous leurs bras, l'élevaient majestueusement dans les airs parmi de joyeux propos.

Le *Mai* consolidé, un second coup de fusil annonçait une seconde ambassade. Les mêmes vieillards, l'arme au bras, retournaient au château, cette fois suivis de deux des principaux, dont l'un portait une houteille et l'autre un gobelet de terre cuite sur un plat de saïence.

Après avoir salué, l'un des vieillards s'adressait au châtelain:

"Plairait-il à notre Seigneur d'arroser le *Mai* avant de le noier?" (1)

Et d'une main il présentait le fusil et de l'autre le gobelet plein.

"Nous l'arroserons ensemble, mes bons amis," répondait courtoisement le Seigneur.

On apportait des verres, on trinquait ensemble, on faisait la louange de la liqueur généreuse.

Le châtelain prenait ensuite le fusil, s'avancant sur la plate-forme du perron d'honneur; des cris de joie le saluaient de toutes parts.

Cependant, l'un des plus jeunes de la troupe, plus lesté qu'un écureuil, était grimpé à la cime de l'arbre et agitant trois fois la girouette il criait: vive le Roi! vive notre Seigneur!! Toutes les voix lui répondaient à l'envi, puis avec la même agilité, il descendait à terre,

(1) Les Anciens Canadiens, 138.

abattant sur sa route, du revers de sa hache, tous les jalons du *Mai*.

Le Seigneur ajustait et fessait le coup de feu ; un hurrah universel lui répondait. Après lui, la châtelaine, les dames, tous les membres de la famille se succédaient.

Le *Mai* noirci, un feu roulant, bien nourri, durait pendant longtemps. Plus on brûlait de poudre, plus l'honneur était grand pour le Seigneur. L'arbre disparaissait dans un nuage de fumée, se dépouillant de sa robe blanche du matin.

Le maître du château profitait d'un moment de repos, pour inviter les tirailleurs à un repas champêtre. L'invitation était bruyamment acceptée par une décharge générale.

On se rendait sous les bocages où avaient été dressées de longues tables, chacun vantant ses prouesses. Les dames, les principaux, s'asseyaient à la table du Seigneur ; les suivants prenaient place à d'autres tables présidées par un des membres de la famille. La gaieté la plus franche régnait à ce repas, où abondaient les mets simples et le lait des troupeaux. De temps à autre, les jeunes gens se détachaient, pour aller saluer le *Mai* et leurs détonations étaient accueillies par des applaudissements.

Au dessert, le Seigneur, la châtelaine et les dames, faisaient le tour des tables adressant à chacun quelques mots affectueux reçus avec reconnaissance : le maître portait une santé à ses censitaires, et les censitaires la rendaient à leur Seigneur.

De retour à sa place, sur l'invitation des habitants, le héros de la fête, et après lui la dame, la demoiselle et le jeune Seigneur entonnaient tour-à-tour une chanson des vieux âges dont les convives répétaient le refrain.

Le moment du départ à la fin arrivait ; le plus vénérable des vieillards remerciait le Seigneur de sa cordiale hospitalité ; une dernière santé était portée au bonheur de la famille ; les jeunes gens rechargèrent leurs armes ; une dernière décharge saluait le *Mai* aux cris de vive le Roi ! vive notre Seigneur ! ! et la troupe joyeuse regagnait ses foyers, riant et chantant les refrains de la journée et s'accompagnant de coups de fusils, que répétaient au château, comme un dernier adieu, les échos lointains de la route.

Le lendemain de ces fêtes joyeuses, le Seigneur était plus compatissant pour ses censitaires, les censitaires plus dévoués à leur Seigneur : les nuages de tristesse s'étaient dissipés, les nœuds de l'union s'étaient refermés, la charge de l'autorité était devenue moins pesante, le joug de l'obéissance plus léger ; et l'homme cheminait plus allègre dans les rudes sentiers de la vie.

Défense héroïque du Fort de Verchères.

(NOUVELLE HISTORIQUE.)

Lue au Cabinet de Lecture Paroissial, le 26 Avril 1864, par M. Ambroise Choquet, Etudiant en Droit.

Si notre histoire compte à peine quelques siècles d'existence, elle ne renferme pas moins, comme celle des anciennes nations, un grand nombre de faits héroïques qui l'ont illustrée et qui lui vaudront dans les annales des peuples des pages immortelles.

Le récit de l'établissement de la colonie est rempli,

en effet, d'actes de courage et de dévouement presque inouïs. Chaque page est scellée du sang des martyrs ou marquée du cachet d'un patriotisme qui n'a peut-être jamais été surpassé par les héros de l'antiquité.

Mais parmi tous ces traits il en est peu d'aussi étonnants que le fait suivant attribué par nos historiens à la jeune D^{me} Marie Madeleine de Verchères.

Avant de commencer ce récit, il ne sera peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide sur les mœurs et les usages de ce temps parmi les naturels du pays.

Tout le monde sait ce qu'étaient les sauvages Iroquois. Robustes, braves, sanguinaires, ils s'étaient rendus redoutables à toutes les autres tribus indiennes et avaient acquis sur elles une espèce de souveraineté. Après avoir érasé les peuplades qui leur portaient ombrage, ils s'étaient formés en une sorte de république où dominait la suprématie de l'âge, de l'habileté et de la perfidie. C'étaient les Spartiates de l'Amérique du Nord. La chasse et la guerre étaient leurs seules moyens d'existence, et leurs rares vieillards formaient chez eux ce qu'ils appelaient le conseil des sages.

Ce peuple révérait le Grand-Esprit ; il avait ses manitous et ses jongleurs, et l'on sait combien ces objets de superstition étaient sacrés pour eux.

L'arrivée des Français en Canada avait été pour ces barbares un coup de foudre. Leur férocité surexcitée se réveillant plus terrible que jamais, ils avaient juré d'exterminer les nouveaux venus ; et dès ce moment tout fut par eux mis en jeu pour perdre la colonie. Vingt fois le flambeau de la guerre s'était allumé ; vingt fois le calumet de paix avait été échangé, les serments les plus solennels avaient été jurés, les traités les plus saints conclus. Mais à la première occasion tout était oublié de leur part ; ils tombaient à l'improviste sur les paisibles habitants des campagnes, sur les bourgeois, sur les forts, pillant, brûlant, égorgeant, scalpant tout ce qui se rencontrait sous leurs mains ; et en même temps plus prompts que l'éclair, dès que leur coup était fait, un clin d'œil les voyait disparaître. En effet, dépourvus qu'ils étaient des moyens de défense de leurs adversaires, ils ne savaient employer contre eux qu'une guerre de surprise, de fourberie et de trahison. Telles étaient les mœurs de ces féroces tribus.

Vers le mois de septembre 1690, avait eu lieu, au fort de Verchères, un combat opiniâtre entre les Iroquois et les Français. Ceux-ci avaient terrassé les barbares, et tué leur chef, un de leurs plus braves guerriers. Aussi, les sauvages résolurent-ils de venger sa mort à tout prix. Mais selon l'usage consacré chez eux, il fallait pour cela prendre conseil des vieillards. Ils se rassemblent donc au milieu d'un vallon environné de collines et de bois épais. C'est là qu'était la demeure mystérieuse du chef des devins, le grand interprète du désert. Il est à l'entrée de sa tente ; son regard est perçant, sa contenance pleine de fierté et de vigueur, et, quoique dans un âge très-avancé, sa chevelure est noire comme l'ébène. D'un geste il impose silence à la multitude et tous se tiennent devant lui dans l'attitude du respect. Bientôt le plus ancien des chefs s'avance et s'inclinant devant lui :

« Vénérable interprète du grand Esprit, lui dit-il, tu partages notre haine contre l'étranger établi dans nos bois ; tu connais son audace et ses entreprises impies. Tu as entendu le cri du sang de nos frères et

celui de la vengeance qui bouillonne au cœur de nos guerriers.”

A peine avait-il achevé ces derniers mots que la foule entière pousse une clameur féroce, répétée au loin par les forêts et les montagnes.

“ Sage interprète, poursuit le chef, tu le vois, tu n'en peux plus douter, le peuple Iroquois veut combattre ; il veut s'enivrer du sang de l'étranger ; parle et dis-nous quelle est la volonté du Grand Esprit ; dis-nous aussi quel sera le sort de nos armes ? ”

“ Braves défenseurs du pays, je vous salue, répondit le Devin, j'accède à votre demande et je vais consulter les Esprits.” Il dit et s'enferme dans sa tente.

Tout-à-coup un bruit sourd et lugubre se fait entendre, bientôt après, un cri perçant, et la demeure toute entière du Devin tremble comme un roseau agité par la tempête. La troupe impatiente attend la décision des Esprits.

Enfin, il reparait, l'air terrible, les yeux étincelants la bouche écumante, le corps tout couvert de meurtrissures, et d'une voix forte et sonore il proclame la guerre.

La guerre ! la guerre ! s'écrie alors toute la troupe. On entonne l'hymne de guerre que l'écho répète sur les collines et jusqu'au fond des forêts !

REFRAIN.

A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger.

C'est déjà trop d'offense :
Nos Wigwams ruinés
Et nos bois dévastés
Orient partout vengeance.
Parmi nous point de lâche !
Plus de colliers de paix !
Plus de doux calumets !
Mais la flamme et la hache.

REFRAIN.

A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger.

Les os de nos amis
Blanchissent sur la terre ;
Il faut calmer leurs cris,
Il faut les satisfaire.
Tant que l'eau coulera,
Qu'au ciel luiront les astres,
Tant que l'herbe croîtra,
Etendons les désastres.

REFRAIN.

A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger.

Semant mort et ravage
Que le dur tomawac
De sang et de carnage
Rougisce notre lac.
Faisons trembler la terre,
Et d'un pas triomphant,
Répétons en chantant
Notre défi de guerre.

REFRAIN.

A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger.

Il faut quitter ce lieu,
Nos bois et nos campagnes.
Adieu ! tendres compagnes !
Enfants chéris, adieu !
Et si tout près de vous
Bien douce était la vie
Mourir pour la patrie
Est encor bien plus doux.

REFRAIN.

Ainsi donc plus de paix ! Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger !

Aussitôt les guerriers s'arment de leurs tomawacs et reprennent leurs haches et leurs fusils ; ils reçoivent les adieux de leurs femmes, les souhaits des vieillards et sautent dans leurs canots d'écorce qu'ils font glisser sur les eaux avec la rapidité de l'éclair. Bientôt ils aperçoivent les murs crénelés du fort de Verchères dont le pied était baigné par les eaux du grand fleuve.

Le site de ce fort était magnifique. Du côté Sud-est, où l'on ne voit aujourd'hui que des plaines cultivées, s'étendaient alors de hautes forêts. Un large espace autour du fort avait été entièrement découvert pour qu'on pût voir venir de loin l'ennemi.

Du côté du fleuve l'on découvrait ce beau *panorama* qui est encore un des plus beaux points du pays. En cet endroit, le fleuve géant, large comme un bras de mer, roule ses ondes avec majesté. En face s'élève une île magnifique couverte de bois, pareille à un nid de verdure flottant sur les eaux transparentes. Au delà du St. Laurent où s'élève aujourd'hui en grand nombre les toits blanchis des maisons canadiennes, s'étendait une autre plaine resplendissante comme la première du vert feuillage des bois. Dans le lointain on aperçoit les dernières ondulations de la longue chaîne des Laurentides reflétant les feux du jour et dont les hauts sommets vont se perdre dans les profondeurs de l'horizon.

Ajoutons à ces beautés de la terre l'éclat d'un ciel pur et presque sans nuages, ce bleu velouté et limpide, pur comme une glace, et l'on pourra comprendre le charme que possédaient ces lieux bénits par la providence et qui les faisaient aimer comme une patrie chérie par ceux-là même qui n'y étaient arrivés que depuis peu d'années.

L'astre du jour avait paru sur l'horizon ; le fort avait été ouvert de bonne heure et tous les hommes qui l'habitaient excepté deux soldats, étaient allés aux travaux des champs ; le côté où ils s'étaient dirigés était précisément à l'opposé de celui où allait se passer la scène qui va nous occuper.

Personne ne paraissait plus dans les environs du fort qu'une jeune fille à peine âgée de 14 ans, M^{lle} Marie Madeleine de Verchères. Pensive et réfléchie, elle marchait d'un pas lent sur l'herbe humide, cueillant quelques fleurs entremêlées de verdure.

Sa figure dont la tradition nous a conservé l'expression était grave et noble ; on y remarquait un mélange de force et de douceur plus qu'ordinaire dans une enfant de cet âge.

Comme elle s'avancait dans la plaine, son cœur oppressé laissait de temps à autre échapper quelques soupirs. Mais ce qui augmentait surtout son inquiétude, c'était la double absence de son père et de sa mère. M. de Verchères était, depuis quelques jours,

descendu à Québec pour aller traiter d'affaires importantes avec les autorités du pays, et, par une fatale coïncidence, madame de Verchères était de son côté montée à Montréal d'où elle devait revenir ce jour même.

C'était en vue de ce retour si désiré que la jeune fille était sortie de grand matin pour aller cueillir dans la plaine un bouquet de fleurs destiné à sa mère, et de temps à autre elle jetait des regards anxieux et mélancoliques vers la route par où celle-ci devait arriver. Mais son attente était vaine, et le cœur gros de soupirs elle se disposait à reprendre le chemin du manoir; c'était le moment où parvenus de leur côté au dessous du fort dont ils connaissaient les avenues, les perfides Iroquois venaient de choisir dans le plus épais du bois un lieu propre à couvrir leur débarquement, à l'endroit même où l'on voit encore aujourd'hui une ancienne croix plantée par nos pères. Pour mieux cacher leur marche, ils s'étaient partagés en plusieurs bandes et avançaient silencieusement par divers chemins au travers de la forêt.

Arrivés presque en même temps sur la lisière du bois, tout à coup et à travers les dernières touffes d'arbres qui les couvrent encore, leurs yeux perçants et toujours en observation distinguent au loin dans la plaine une jeune fille.

L'usage invariable de ces barbares était d'employer toujours toute leur industrie à s'emparer de leurs ennemis vivants afin de se donner l'atroce plaisir de les torturer plus longtemps; aussi ils n'eurent pas plus tôt aperçu cette jeune fille, que d'un geste convenu le chef intime à ses guerriers l'ordre de s'arrêter. Sa troupe entière suspend sa marche et de toutes parts ils se montrent du doigt la victime.

Pauvre jeune fille! ah! si tu pouvais soupçonner le danger qui te menace! que ton bon ange veillant sur toi t'emporte sur ses ailes rapides à ce moment où guettant leur faible proie, tes féroces ennemis sentent s'allumer dans leur cœur la soif de ton sang!

Mais comment s'y prendre pour l'enlever? Si l'on se met à sa poursuite, n'aura-t-elle pas le temps de se réfugier dans le fort? Il faut donc réussir à la surprendre et c'est le chef, comme le plus habile, qui se réserve l'honneur de cette capture. Laisant donc sa troupe, à l'entrée du bois, il s'avance seul de manière à cacher sa marche. D'abord, à la faveur de l'herbe haute qui couvre la plaine, il se dérobe adroitement, et, avec cette habileté propre au sauvage, il réussit à se glisser sans être aperçu, le long des amas de bois ou de pierres qui se rencontrent sur son chemin. Tantôt couché sur la terre, véritable reptile, il rampe sans qu'un seul brin d'herbe s'agite et trahisse son approche. De temps en temps il soulève sa tête et aperçoit toujours de plus en plus près de lui l'innocente enfant. Jamais serpent fascinant une proie ne sut mieux par mille replis cacher sa marche tortueuse.

Enfin, il est tout proche: sûr de son agilité et ne pouvant plus douter du succès, il se lève tout à coup et se précipite sur l'enfant.

À cette vue, la jeune fille, saisie d'épouvante, pousse un cri perçant, mais plus prompt que l'éclair, elle s'élançait vers le fort.

On vit alors se passer une scène étrange: cette jeune fille, malgré toute la délicatesse de son sexe, volait avec une rapidité telle que le sauvage, quoiqu'habitué aux

courses de ce genre, ne pouvait rien gagner sur elle. Se rencontrait-il quelque obstacle qui eût pu arrêter leurs pas, d'un bond l'enfant l'avait déjà franchi; et, chose presque incroyable, elle maintenait toujours la même distance entre elle et le barbare.

Frappés d'étonnement mais furieux de voir leur chef ainsi frustré dans une telle lutte, les Iroquois oubliant tous les ordres, s'étaient tous à la fois précipités hors de leurs retraites s'élançant sur les pas de leur chef en vociférant leur cri de guerre.

Cependant les forces de M^{lle} de Verchères commençaient à s'épuiser et elle allait inévitablement tomber entre les mains du barbare, si l'épreuve eût dû se prolonger plus longtemps.

Tout à coup elle pousse un cri d'épouvante; le monstre avait gagné sur elle quelque avantage; elle entendait le râle de sa poitrine et ces paroles barbares qu'il lui adressait:

“Fille des blancs, disait-il, tu ne saurais plus m'échapper: dis pour toujours adieu à ta mère, tu ne la reverras plus. Tu vas devenir la proie du guerrier, tu partageras l'existence des enfants des bois, s'ils n'aiment mieux plutôt s'abreuver de ton sang.”

En ce moment M^{lle} de Verchères sentant ses dernières forces s'évanouir, pousse un cri déchirant. Moment affreux! qu'allait-il se passer?

Le Ciel l'entendit, car à l'instant même le sauvage faisant un faux pas roule à terre, ensanglantant ses mains et sa figure sur les roches dont le chemin était couvert. Le bruit de sa chute et le hurlement qui l'accompagna ranimèrent le courage de la jeune fille, mais bientôt il se relève; d'un dernier bond s'élançant de nouveau à la poursuite de sa victime; déjà il l'atteignait; à l'instant même où elle ouvrait la porte du fort, elle sentit sur son épaule la rude main du barbare: elle frémit. Mais, toujours aussi prompte, elle franchit le seuil de la porte qu'elle renvoie avec violence sur l'Iroquois, ne laissant entre ses mains que le voile léger qui couvrait ses épaules. Elle était sauvée.

Cependant, aux cris poussés par les sauvages, les deux jeunes frères de M^{lle} de Verchères, les deux soldats, et jusqu'aux femmes enfermées dans le château, tous accourant avec précipitation, et peuvent à peine en croire leurs yeux en voyant M^{lle} de Verchères hors d'elle-même, ruisselant de sueur et pouvant à peine se soutenir.

On s'élançait au haut des murs pour reconnaître quel danger les menace et quel peut être le sort de ceux des leurs qui travaillaient dans la plaine. Déjà plusieurs étaient entre les mains des sauvages qui les garottaient. Cette vue arrache des cris lamentables aux femmes qui aperçoivent ce spectacle horrible.

Ce n'est pas le temps de pleurer, dit alors la jeune héroïne, qui a déjà oublié ses fatigues; il s'agit de nous défendre; fermons promptement toutes les issues, courons aux armes et mourons s'il le faut plutôt que de nous rendre.

C'étaient en effet de tels soldats et une pareille garnison qui, sous le commandement d'une fille de 14 ans, allaient être chargés de soutenir un siège en règle contre une armée de barbares!

Heureusement si le personnel de cette étrange garnison ne présentait que si peu de ressources, il n'en était pas ainsi du fort lui-même.

Ce fort construit suivant toutes les règles de l'art stra-

tégique, défendu par des fossés, des terrasses, muni de meurtrières pour le service de l'artillerie, hérissé d'angles saillants de manière à croiser les feux, pouvait au besoin fournir à un petit nombre de défenseurs le moyen d'arrêter les efforts d'un nombre considérable d'assaillants.

Dans l'intérieur se trouvait un arsenal bien pourvu d'armes et de munitions dont M. de Verchères, homme de prévoyance autant que de résolution, avait plus d'une fois montré l'usage à ses enfants. Souvent même il prenait plaisir à leur faire mesurer les canons des remparts, à leur en montrer l'usage, à les charger et à les tirer.

La difficulté n'était donc pas d'avoir des armes, mais bien de s'en servir; et c'est de l'avoir su qui fera éternellement la gloire de notre héroïne dans cet exploit presque incroyable.

Sa présence d'esprit lui suggéra d'abord un stratagème bien propre à donner le change aux barbares; ce fut d'ordonner à toutes les femmes de prendre les habits militaires des soldats absents, et ainsi transformées de se montrer en armes, tantôt ici, tantôt là, sur les différents points du rempart, afin de simuler la présence d'une véritable garnison.

Les deux soldats devaient avoir le maniement des principales pièces d'artillerie et tout le plus rude du travail. Les deux jeunes frères de M^{me} de Verchères auraient simplement à charger et recharger les fusils et à les passer aux mains des combattants.

Ainsi entourée de sa troupe inopposée, M^{me} de Verchères leur parla en ces termes :

“ Amis, nous combattons pour la religion et la patrie, battons-nous jusqu'à la mort.”

Puis, s'adressant à ses jeunes frères. “ Souvenez-vous, leur dit-elle, de la leçon que notre père a si souvent répétée : qu'un gentilhomme doit être toujours prêt à verser son sang pour son Dieu et pour son pays.”

Animés par ces nobles paroles et excités par le feu de ses regards, la petite troupe est prête à se défendre et n'attend plus que le commandement.

M^{me} de Verchères ayant pourvu à tous les postes, fait d'abord charger les armes, canons, fusils et pièces de rempart, et ainsi préparé on attend de pied ferme l'attaque des sauvages. En effet, pendant ces préparatifs les Iroquois étaient arrivés en force. Sur le commandement de leur chef ils avaient commencé par faire le tour du fort pour reconnaître les endroits faibles qui pourraient permettre l'escalade. Mais tout avait été soigneusement fortifié et bien barricadé, et partout au travers des étroites meurtrières on pouvait entrevoir l'uniforme du soldat.

Tout à coup une décharge subite et générale partant de tous les points du fort, couche à terre plusieurs ennemis et jette l'épouvante dans toute leur troupe.

Mais bientôt revenus de leur première surprise, leur courage ou plutôt leur fureur se ranime, ils commencent l'attaque par de vives fusillades et tentent l'escalade. Les assiégés répondent par de nouvelles décharges; les plus hardis des sauvages sont successivement renversés. Le feu du fort bien nourri et dirigé avec une justesse qui eut fait honneur à des soldats exercés, ne cesse d'éclairer les rangs toujours plus pressés de ces furieux. Notre héroïne vole de redoute en redoute, excitant du geste et de la voix ses soldats improvisés; on eut dit Jeanne d'Arc commandant au siège d'Orléans. C'est avec cet acharnement d'une part et cette constance de

l'autre que se prolongea, ce jour-là, pendant l'espace de plusieurs heures un combat opiniâtre.

Enfin après mille vains efforts et de grandes pertes, les Iroquois suspendent pour quelque temps une attaque inutile et se retirent en emportant leurs morts dans les bois. Monteux d'eux-mêmes, le cœur rempli de rage, ils reviennent à la charge, animés plus que jamais de la soif du sang, et, sous le feu même du fort, ils approchent des remparts et s'y maintiennent. Le chef a déjà même fait une brèche : il allait franchir la muraille et peut-être pénétrer dans l'enceinte avec l'élite de sa troupe. C'en était fait, et, accablés par le nombre, nos illustres amazones eussent été en un instant impitoyablement massacrées. D'un coup-d'œil, notre héroïne a mesuré l'étendue du danger : soudain, l'épée nue à la main, elle fond sur le chef Iroquois qu'elle reconnaît pour celui-là même qui l'a poursuivie, et comme il s'élançait pour sauter dans une embrasure, elle lui plonge l'épée dans le sein et le fait rouler au pied de la muraille qu'il rougit de son sang.

Au même moment, le canon vomit la mitraille sur les barbares qui, ayant voulu suivre leur chef, se trouvaient en grand nombre presque à la bouche de l'arme formidable; cette nouvelle décharge à bout portant fait un ravage horrible au plus épais de la troupe et achève de la consterner. Persuadés de plus en plus que le fort est gardé par une forte garnison et qu'ils ont donné eux-mêmes dans un guet-à-pens, ils se retirent de nouveau à l'entrée du bois en poussant des cris de rage.

Cependant, l'astre du jour était prêt de terminer sa course, et déjà les ténèbres de la nuit commençaient à remplacer sa douce lumière. Le ciel qui, le matin, présentait un aspect si riant, s'était couvert de sombres nuages. Le rude aquilon sifflait avec force et impétuosité. Tout annonçait une de ces précoces tempêtes d'automne qui viennent quelquefois de bonne heure préluder aux sombres hivers.

Bientôt la neige et la grêle commencent à tomber. Tous les éléments semblent se conjurer pour mettre à l'épreuve le courage des combattants. L'obscurité la plus profonde enveloppe le fort et ne permet plus de se voir qu'à quelques pas. Le St. Laurent dont la vague naguère silencieuse venait mourir lentement sur le rivage, désormais courroucé roule avec fracas ses ondes mugissantes qui viennent se briser au pied des remparts.

Une nuit si affreuse devait naturellement servir les barbares. A la faveur des ténèbres ils étaient revenus près des murailles, et se dispersant sur différents points ils avaient de nouveau tenté furtivement l'escalade.

Mais la prudence de notre héroïne a tout prévu; elle a dispersé sa garnison autour du fort de manière à pouvoir veiller sur toute l'enceinte à la fois. Passant rapidement d'un endroit à l'autre elle encourage les sentinelles par des paroles vives et brûlantes.

“ La Providence, dit-elle, nous a sauvés aujourd'hui des mains de l'Iroquois; mais il faut encore faire bonne garde cette nuit, de crainte d'être surpris. Vous savez leur ruse et qu'avec le sauvage on n'est jamais plus près du danger que quand il semble éloigné. Veillons donc courageusement jusqu'au jour et défendons-nous jusqu'à la mort; et quand de vos yeux mêmes vous me verriez hachée ou brûlée vive, ne vous rendez jamais, et n'oubliez pas que c'est pour Dieu et votre patrie que vous combattez.”

C'est par de telles paroles qu'elle faisait passer dans

tous les cœurs la grandeur d'âme qui l'animait ; et tous excités par son exemple encore plus que par sa voix lui juraient constance et fidélité.

Cependant la tempête continuait toujours ; la pluie poussée par un vent glacial ne cesse de tomber à torrents. Nos braves défenseurs épuisés par les fatigues inouïes de la journée et par une veille prolongée soutiennent pourtant avec courage cette nouvelle épreuve et chacun reste à son poste d'honneur.

Le mot d'ordre fidèlement transmis, tout se maintient en sûreté pendant toute la nuit.

L'Iroquois ne put en effet gagner un pouce de terrain ni saisir de toute la nuit le moindre avantage. Un sauvage paraissait-il sur le mur, il était aussitôt repoussé avec vigueur. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens de ruse qu'ils purent imaginer, ils se décident vers le jour à se retirer dans la forêt, concentrant au fond de leur cœur le dépit et la honte d'une tentative inutile.

Après leur retraite, M^{me} de Verchères fut ravie de pouvoir donner à ses gens un moment de repos bien nécessaire ; et toujours digne d'elle-même, elle se chargea de faire seule l'office de sentinelle. Enfin le jour se fit tout à fait et le soleil, achevant de dissiper les ténèbres de la nuit, put montrer à notre petite troupe héroïque les traces de ce combat terrible, et les environs du fort totalement évacués par l'ennemi.

Un des premiers soins de M^{me} de Verchères, après s'être assurée de la retraite des barbares, fut d'envoyer dans la campagne vers ceux que la surprise, et non leur volonté, avait tenu éloignés du combat. On était dans de cruelles angoisses à leur égard. On fut assez heureux pour découvrir leur trace et procurer heureusement leur retour dans le château. Quelques-uns manquaient, c'étaient ceux qu'on avait vu la veille garottés par les sauvages et on ne put savoir quel sort ils subirent.

La rentrée du grand nombre fut toutefois un coup de Providence qui acheva de rassurer notre troupe immortelle et son héroïque chef.

PARTIE ET REVANCHE.

I.

Pendant que la grande guerre impériale agitait toute l'Europe, le canon grondait également à l'extrémité de la terre sur l'océan indien. De glorieux combats se livraient des côtes de l'Île-de-France et de Bourbon aux rives du Gange, et jusqu'à ce nombreux archipel qui termine la presqu'île orientale des Indes. Là, ce n'étaient pas des flottes qui combattaient des flottes ; d'aventureux corsaires, de hardis capitaines, souvent avec un seul navire, troublaient la domination anglaise sur ces mers, et, par des faits d'armes isolés, consolait la marine impériale de son infériorité.

Parmi les plus braves marins français, M. B..., capitaine de la corvette française l'*Eclair*, s'était fait un nom redoutable aux Anglais. Telle était la terreur qu'inspirait son audace depuis plusieurs années, que la Compagnie des Indes venait de promettre cinquante mille piastres à celui qui prendrait M. B... Plus que cette récompense royale, le désir de vaincre un rival de gloire et de délivrer d'un fléau le commerce de son pays, animait le commodore Corbett, le plus brillant capitaine de la marine anglaise dans l'Inde. Mais le hasard ne

les avait pas fait se rencontrer jusqu'ici, et l'infatigable croisière de Corbett n'était fatale qu'aux navires français marchands qui naviguaient dans les parages des deux colonies. Au moment où commence notre récit, l'*Eclair* était à l'ancre à l'Île-de-France, et le commodore n'avait pas été aperçu depuis quelques jours.

Dans la matinée du 13 septembre 1809, un petit navire français sortait de la rade de Saint-Denis, à Bourbon, et faisait route vers l'Île-de-France. Un grand nombre de passagers se pressaient sur le pont, et l'inquiétude se lisait sur tous les visages, car il fallait du bonheur pour échapper aux croiseurs anglais. Plusieurs fois déjà l'œil inexpérimenté de ces passagers avait pris pour une voile un flot lointain, ou l'aile d'un oiseau rasant la mer. On riait en tremblant de ces méprises, les plus braves ou les plus dissimulés affectaient une présomptueuse assurance ; mais le plus grand nombre jetaient des regards de la plus tendre sollicitude vers quelques mystérieux ballots sur lesquels ils croyaient voir déjà s'étendre la main des Anglais.

— Une voile au vent ! cria tout-à-coup un matelot.

— Une voile ! répétèrent les négociants du bord en se levant avec effroi ; et tous les regards décrivirent un arc de cercle dans la direction indiquée.

— Pour cette fois ce n'est pas une mouette, dit l'un d'eux avec un soupir.

Le capitaine braqua sa longue-vue vers l'endroit où se montrait la voile.

— Diable ! diable ! s'écria-t-il, je crains bien que nous ne couchions de quelque temps ni à l'Île-de-France ni à l'Île-Bourbon. S'il n'y avait ici que nous et nos ballots, passe ; mais... Et il secoua la tête avec inquiétude, puis il descendit précipitamment dans la chambre du navire.

Il remonta bientôt, précédé d'un homme dont l'aspect commandait l'attention.

Cet inconnu paraissait avoir trente ans environ. Sa taille était moyenne et bien prise. À sa mine on pouvait le prendre pour un négociant ou un planteur, et ses manières distinguées annonçaient les habitudes de ce qu'on appelle le beau monde.

— Donnez-moi votre longue-vue, capitaine, dit-il d'une voix brève.

— La voici, monsieur Louis, répondit le capitaine avec une certaine déférence.

M. Louis ne donna qu'un coup d'œil dans la longue-vue, et ajouta en la rendant aussitôt :

— C'est une voile anglaise, et de guerre.

Puis il se tourna du côté de la terre et fit un geste de résignation. Saint-Denis était trop loin ; faire côte c'était se noyer dans l'effroyable barre dont la mer entoure Bourbon, et le vaisseau signalé avançait avec rapidité.

Alors il quitta le pont, descendit dans la cabine, et reparut portant un petit paquet sous l'enveloppe duquel on distinguait la forme ronde d'un boulet. Il regarda encore le vaisseau qu'on pouvait reconnaître parfaitement, et jeta son paquet à la mer. Puis enfouissant les mains dans ses poches, il se mit à se promener avec le capitaine, qui paraissait aussi inquiet que son interlocuteur était tranquille.

Pendant que cela se passait au large, toute cette scène était observée de terre par un groupe de personnes qui suivaient des yeux depuis le matin le navire dans les bordées qu'il courait le long de la côte, et se passaient

tour à tour une longue-vue. La même inquiétude que nous avons vue régner parmi les passagers, paraissait agiter ces spectateurs éloignés. De temps en temps l'un d'eux faisait part aux autres de ses observations.

— Oh ! il ne peut échapper, disait-il. Voilà qu'il jette son paquet à la mer. Il en a vu de plus terribles, il s'en retirera. Voilà que l'Anglais les hèle ; ils accostent la frégate. On les transborde. Je le vois qui monte à l'échelle. Il est sur le pont. Dieu le garde !...

Et le groupe se retira tristement.

Retournons en mer où, comme on vient de le voir, le sort du petit navire est accompli. La frégate anglaise était la *Néréide*, montée par le fameux Corbett en personne. C'était un brave marin, et c'était de plus un parfait gentleman. Il s'empara très poliment du navire et de ses passagers, et, après leur avoir fait un compliment de condoléance, il les pria d'aviser aux arrangements qu'ils avaient à lui proposer. Il les remit ensuite à bord de la prise, qui navigua sous le canon de la frégate avec d'autres navires capturés. Comme s'il avait distingué tout à coup M. Louis du reste de ses compagnons, il l'engagea à passer les moments de sa captivité sur la frégate. Le prisonnier chercha d'abord à décliner cet honneur, se disant un simple commerçant qui allait à l'Île-de-France pour vendre une pacotille ; mais soit par l'effet d'une affabilité naturelle, soit que son instinct d'homme supérieur eût éclairé son jugement, le commodore retint le commerçant par toutes sortes de douces violences.

Il invita son prisonnier à dîner, et M. Louis soutint la conversation avec l'esprit le plus libre et le plus enjoué. Cependant, sous la gaieté qu'il laissait éclater, un observateur défiant aurait pu découvrir une profonde attention, et, dans toute sa personne, une contrainte continuelle cachée adroitement par un grand naturel. Le vin avait augmenté les bonnes dispositions de M. Corbett.

— A votre bonne santé, M. Louis, dit-il en vidant un verre de champagne.

— A l'accomplissement de tous vos vœux, commodore.

— Ce toast est téméraire, monsieur ; car le premier de mes vœux est de rencontrer et de battre le capitaine qui fait le plus d'honneur à votre marine.

— S'il en est ainsi, commodore, dit le prisonnier en donnant à sa voix un léger éclat, je restreins mon toast. Puissiez-vous le rencontrer, et puissiez-vous tous deux soutenir dignement l'honneur de vos deux pavillons.

En ce moment un midshipman vint dire quelques mots à l'oreille du commodore, qui parut prendre le plus vif intérêt à ce rapport. Un nuage d'inquiétude couvrit le visage de M. Louis. Dès que le midshipman eut quitté la chambre :

— Connaissez-vous le capitaine de l'*Eclair* ? demanda sir Corbett.

— Je l'ai vu une fois, répondit M. Louis en achevant de vider son verre d'un air indifférent.

— Si vous parvenez à passer à l'Île-de-France, où il est maintenant, dites-lui donc que le commodore Corbett lui fait ses compliments pour la prime de cinquante mille piastres que la Compagnie offre pour sa capture, et que j'ai la meilleure envie de la gagner. Dites-lui encore de se bien garder, car si jamais je le tiens dans mes mains, de longtemps il n'aura d'autre table que celle où vous mangez en ce moment. Un de nous deux est de trop dans les mers de l'Inde, et je suis fatigué d'entendre parler de lui chaque jour.

L'œil du commodore s'était allumé en disant ces paroles. Un moment le regard de son convive parut s'animer aussi, mais il s'éteignit tout à coup.

— Bah ! dit M. Louis avec son air de bonhomie, en choquant le verre du commodore ; j'aime mieux ce bruit là que celui du canon.

Le commodore sourit ; mais M. Louis n'avait pas bu la moitié de son vin, qu'il replaça son verre sur la table en faisant une grimace amère.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria sir Corbett.

— Rien, rien. Un malaise... un léger malaise. Le roulis, le peu d'habitude...

— Auriez-vous le mal de mer ?

— Oui, commodore, je le sens qui vient ; l'air me ferait du bien ; me permettez-vous de passer sur le pont ?

— Ah ! ah ! ah ! dit l'Anglais en riant, vous n'êtes pas aussi bon marin que votre compatriote. Allons, prenez mon bras.

Et le commodore, toujours riant, le conduisit sur le pont. Quand il le vit à peu près remis, il le fit promener dans la frégate pour achever la guérison.

Ils parcoururent ainsi le pont, l'entre-pont, les batteries : M. Louis poussait à chaque pas des cris de surprise, et des exclamations naïves qui auraient pu paraître suspectes au commodore, si un marin ne trouvait pas toute simple l'admiration causée par sa périlleuse et sublime profession. Les canons surtout parurent produire sur lui une impression extraordinaire. Il ne revenait pas de leur grosseur et de leur air terrible.

— Je ne croyais pas les canons si gros, disait-il à chaque instant ; quelle gueule ! savez-vous qu'on y fourrerait un homme tout entier.

Il fit des digressions si comiques, que le commodore, voulant prolonger le divertissement que lui procurait son prisonnier, lui proposa le plaisir d'entendre décharger une bordée.

— Non pas, non pas, s'il vous plaît, commodore, répondit-il avec une inquiétude à faire mourir de rire. Comme ils sortaient de la batterie, ils rencontrèrent un matelot dont la vue parut produire sur le prisonnier l'effet le plus désagréable. Il pressa le pas en portant vivement son mouchoir à sa figure.

— Tenez, commodore, dit-il, franchement j'en ai tout mon soufil de votre mer et de votre frégate : j'achèterais bien mille piastres un pied carré de terre ferme. Ne pourriez-vous donc trouver le moyen de me mettre à terre ?

— Votre compagnie m'est si agréable, monsieur Louis, que j'aurais bien envie de vous garder longtemps ; cependant je vous aime trop pour être avec vous de difficile composition.

Ils étaient sur la galerie de derrière, servant de prolongement à l'appartement du capitaine. De là ils voyaient trois ou quatre navires que le capitaine avait pris.

— Voulez-vous faire une affaire avec moi ? dit le prisonnier comme frappé d'une idée subite. Vendez-moi une de vos prises. Combien voulez-vous de celle qui a le mât brisé ?

— Est-ce sérieusement que vous parlez ?

— Très sérieusement, commodore.

— Eh bien ! si vous me donniez onze mille piastres du *Sapajou*, vous feriez une excellente affaire.

— Va pour onze mille piastres : je m'en rapporte à vous ; mais entendons-nous bien : je vous donne onze

mille piastres, et vous me donnez le navire, et moi par-dessus le marché.

M. Louis dit ces mots d'un air si bonhomme, que sir Corbett s'écria en riant :

—Le navire est à vous, c'est entendu.

—Fort bien, commodore. Ayez la bonté de me donner de quoi écrire, et veuillez mettre un canot à ma disposition ; demain à la pointe du jour mes onze mille piastres sont à votre bord, et je foule mon cher plancher des vaches.

Sir Corbett s'était assis sur un canapé, plus joyeux que jamais. Il montra son bureau à son prisonnier, qui écrivit rapidement quelques lignes. Un domestique parut à l'appel du commodore, et l'ordre fut transmis de porter la lettre à terre.

M. Louis quitta sir Corbett en étouffant, par politesse, quelques petits bâillements de fatigue, et alla se jeter sur son lit où il fit trois grands signes de croix, et ne dormit pas de la nuit, quelque fatigué qu'il eût paru.

Le lendemain matin le canot revint de terre, et M. Louis compte au commodore les onze mille piastres convenues, en interrompant quelquefois cette opération pour respirer un flacon de sel anglais en préservatif du mal de mer. Quelques moments après, le *Sapajou* s'éloigne de la frégate et fait voile pour l'île ; mais la pirogue qui doit ramener le prisonnier dans la rade est encore attachée aux flancs du vaisseau. Enfin le commodore, toujours enchanté de son hôte, lui déclare qu'il peut partir, et mêle à ses adieux quelques joyeuses plaisanteries. M. Louis avait placé le pied sur l'échelle de corde, lorsque sir Corbett, qui lui tenait encore la main, jeta les yeux sur le rivage.

—On croirait vraiment, dit-il, que vos compatriotes n'ont jamais vu un vaisseau. Voyez-les donc au bord de la mer.

—Ils admirent votre belle horreur, répondit en souriant M. Louis. Je pourrai tout à l'heure leur dire comme cet ancien : " Que serait-ce si vous aviez, comme moi, vu le monstre de près ! "

Quittant alors la main du commodore, il descendit l'échelle, et la pirogue s'écarta de la frégate. Quelques matelots regardaient par-dessus le bord et du haut des huniers. En levant les yeux pour faire de la main un dernier adieu à sir Corbett, M. Louis reconnut parmi ces matelots celui dont la vue lui avait été si désagréable la veille. Cet homme l'examinait avec attention, en parlant vivement avec ses camarades.

—Appuyez sur les rames, mais ne vous hâtez pas, dit M. Louis tout bas à ses rameurs ; et vous, gouvernez le plus droit possible sur Saint-Denis. Un pouce de gagné pourra nous être utile tout à l'heure.

La pirogue était arrivée au tiers de sa course, et tous les regards étaient encore fixés sur elle, lorsque tout à coup il se fait un grand bruit au bord du vaisseau. Toutes les péniches, suspendues à ses flancs, sont assalées précipitamment ; sir Corbett fait des gestes frénétiques, son porte-voix est à sa bouche, et son bras énergiquement tendu vers la pirogue ; en même temps une des péniches s'élance, comme un oiseau de proie, sous l'effort redoutable de vingt rameurs.

—Le misérable a parlé, s'écria M. Louis en saisissant le gouvernail ; maintenant, mes amis, mon sort dépend de la vigueur de vos bras.

La marche de la pirogue s'accéléra, mais la péniche vole derrière elle. M. Louis n'est plus le bonhomme de

lout à l'heure ; toute sa personne prend l'attitude énergique du commandement. Son œil se tourne tantôt sur ceux qui le poursuivent et tantôt sur ceux qui l'appellent du rivage. Un sourire de moquerie et de défi erre sur ses lèvres, sa narine se gonfle.

—Courage, mes amis ! s'écrie-t-il.

Mais la péniche gagne un immense terrain ; la ville est trop loin ; dans trois minutes les fugitifs seront pris. Il n'y a pas à balancer. A trois cents pas à droite sur le chemin de Saint-Denis s'avance le cap Bernard, où la mer bouillonnante se brise avec fureur. M. Louis dirige la pirogue de ce côté. On risque de chavirer ; mais il y a au moins dans cette tentative une chance de salut. La péniche le suit et s'approche avec vitesse.

—Forcez, forcez, s'écria M. Louis.

La péniche n'est plus qu'à trente pas, mais la pirogue est arrivée à la barre formée par des lames effroyables. Elle s'élance dans l'eau tourmentée ; résiste un moment et chavire. La péniche, effrayée, s'arrête sur ses avirons levés, et les rameurs regardent ceux de la pirogue se débattre dans les flots. Ils luttent courageusement tantôt poussés vers la terre, tantôt entraînés vers la mer. Enfin un homme atteint le rivage, se dresse, et, se retournant fièrement vers la péniche anglaise, lui fait un salut moqueur et noble. On voit aussitôt le long du rivage une foule empressée, et bientôt quelques personnes qui ont devancé les autres pressent le fugitif dans leurs bras.

—Être ainsi joué ! s'écriait en ce moment Corbett avec rage ; le tenir et le laisser échapper ! Ce bonhomme, c'était lui ! Ah ! je me vengerai ; je le prendrai, je le prendrai, je le jure.

M. Louis était en effet le capitaine de l'*Eclair*, le héros de Bourbon, la terreur des Anglais, celui dont la prise valait cinquante mille piastres.

A. LIGNIÈRES.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Remettez en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue.
Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs.
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans.

E. AUGIER.

—Le duc de Choiseul ayant fait naufrage près de Calais, à l'époque de la révolution de 1789, fut arrêté comme émigré. Peu de jours après on introduisit dans sa prison deux soldats d'artillerie légère qu'il reconnut pour avoir été dragons dans son régiment. " C'est vous, l'astre ? c'est vous Leroy ?—Oui, mon colonel.—D'où venez-vous donc ?—De Douai. Nous avons appris votre malheur et nous sommes accourus." Alors ils prirent les mains du prisonnier. " Mon colonel ?—Eh bien !—Il y avait dans le 1er. dragons un proverbe : *Quand M. de Choiseul a un louis, il y a dix-huit francs pour les dragons.* Vous n'avez rien aujourd'hui ; voilà dix louis, c'est tout ce que nous avons ; ils sont à vous." M. de Choiseul était muni d'argent, il n'accepta pas celui qui lui était offert si généreusement, mais il mêla des larmes d'attendrissement à celles de ces braves dragons.

Dedans un autre, un lion d'aventure
 Trouve un renard navré mortellement,
 Dont il s'approche, et, voyant sa blessure :
 " Qui t'a, dit-il, outragé tellement ?
 Mais sors de là, permets tant seulement
 Que je te lèche, et lors, en moins de rien,
 Tu seras sain : tu ne sais pas combien
 Ma langue est bonne et puissante en cela."
 L'autre répond : " Ami, je le sais bien,
 Mais je crains trop pour les voisins qu'elle a."

— Un portier, dont la figure respirait la candeur et la bonhomie, voit un jour entrer chez lui un jeune homme qui, après avoir salué, prend une chaise, s'assied, offre au maître du lieu une prise de tabac, et entame ainsi la conversation :

" Vous êtes bien ici..... C'est peut-être un peu petit, mais c'est commode : et puis le jour est beau.

— Mais oui, monsieur, nous ne sommes pas trop mal.

— Qu'est-ce que vous recommandez là ? une redingote, je crois ?

— Non monsieur, c'est un habit.

— Ah ! oui, c'est un habit..... un habit marron."

Silence de quelques instants.

Le jeune homme reprenant la parole :

" Croyez-vous qu'il fera beau demain ?

— Hum ! hum ! je ne sais pas trop... le vent souffle du mauvais côté. Et puis, hier soir, la lune était toute barbouillée.....

— De quel pays êtes-vous ?

— De Tours en Touraine.

— J'y ai passé..... charmant pays, le jardin de la France, des sites, des champs... et puis des pruneaux... Ah ! vous êtes de Tours ?

— En Touraine, oui monsieur.

— Quel âge pouvez-vous bien avoir ? Cinquante, cinquante-deux ans ?

— J'en aurai cinquante-trois, vienne la Saint-Martin.

— Eh bien ! vous ne les paraissez pas.

— Oh ! vous êtes bien bon.

— Non, vraiment..... vous pouvez hardiment cacher six bons mois."

Nouveau silence plus prolongé que le premier.

Le jeune homme reprend de nouveau la parole :

" Êtes-vous marié ?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il longtemps ?

— V'là vingt-deux ans.

— Et avez-vous des enfants ?

— Non, monsieur..... Ah ça ! mais voilà une heure que vous êtes là à me faire des questions, à me parler d'un tas de balivernes..... Qu'est-ce que vous me voulez en définitif ?

— Ma foi, portier, vous êtes bien malhonnête. Comment ! vous faites écrire au-dessus de votre porte : *Parlez au portier*..... moi j'entre, je vous parle, je me donne toutes les peines du monde pour soutenir la conversation, et voilà comme vous m'en récompensez !..... Vous ne savez pas vivre, portier !.."

Et le jeune homme sort, laissant le pauvre portier ébahi et confondu.

C'était à une époque de troubles. Un garde national écrit à son ami :

" Je t'écris un sabre dans une main et un pistolet dans l'autre."

ANNONCES.

" JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE "

ET

" JOURNAL OF EDUCATION."

L'abonnement à chacun de ces journaux est d'UNE PIASTRE par année et d'UN ÉCU seulement pour les Instituteurs et pour les Instituteuses.

Ces journaux s'occupent aussi de science et de littérature, et contiennent une revue de tous les événements de chaque mois. Ils ont été mentionnés avec éloge par le jury du Département de l'Éducation, à l'Exposition de Londres, en 1862, et il a accordé une MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE pour leur rédaction.

On peut se procurer, au Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, la collection complète pour les prix suivants :

Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.10 ; élégant cartonnage en toile avec vignette en or sur plat, \$1.25 ; les deux journaux, français et anglais, cartonnés ensemble, \$2. La collection complète de l'un ou de l'autre journal, formant 7 volumes, se donne pour \$7 ; aux instituteurs, moitié prix, et aux Collèges, Académies, Institutions Littéraires et aux Bibliothèques de Paroisse, \$5. Ceux qui désiraient se procurer des collections complètes feront bien de s'adresser de suite au Bureau de l'Éducation, où il n'en reste plus qu'un petit nombre de séries, l'année 1857 étant presque épuisée.

Le journal français se publie à 3000 exemplaires, le journal anglais à 1500. Ils ont l'un et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et un grand nombre d'exemplaires s'expédie à l'étranger.

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'Instruction publique, aux sciences, aux lettres ou aux beaux-arts. Le prix des annonces est de 7 centins par ligne pour la 1ère insertion et 2 centins pour chaque insertion subséquente.

PRIMES :

Les éditeurs de journaux qui reproduiront l'annonce ci-dessus, auront droit, pour chaque insertion, à un des sept volumes. Deux insertions leur donneront droit à deux volumes, et ainsi de suite. Il faudra indiquer l'année du volume que l'on désire avoir.

La collection complète sera donnée à toute personne qui nous transmettra le montant de vingt nouveaux abonnements.

AVIS.

Les personnes qui désireraient occuper M. Michel pour la recherche, l'examen ou l'exploitation de gisements aurifères et cuprifères (mines d'or et de cuivre) peuvent lui écrire, rue Craig, No. 148, à Montréal.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Éusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal

Imprimé et publié par E. SENEÇAL, 4, Rue St. Vincent.